

DU SAISISSEMENT DE MOSCOU À LA RAGE DE SHANGHAI DEUX FAUSSES SORTIES DE L'ORDRE URBAIN COMMUNISTE*

Philippe Haeringer

Institut de Recherche pour le Développement (IRD, Paris)
phildanh@club-internet.fr

Sur le papier, d'un trait de plume, les Russes sont sortis du communisme. Mais, dans leurs murs et dans leur tête, la plupart d'entre eux demeurent prisonniers de l'héritage (matériel et mental) de l'époque soviétique, dont les miettes assurent encore, quoique de plus en plus difficilement, le quotidien et la survie. Les Chinois, quant à eux, continuent de célébrer très officiellement la gloire maoïste. Mais, dans leurs murs et dans leur peau, ils sont désormais ailleurs.

Cette symétrie inversée, qui dévoie un parallélisme historique évident, se vérifie à la fois dans l'évolution des formes urbaines et dans les expressions de la vie citadine. Mais il y a, dans ce jeu d'ombre et de lumière, beaucoup de contradictions, de masques et d'incertitudes. Beaucoup d'énigmes aussi, comme l'éblouissante prospérité de certaines campagnes suburbaines, aussi bien dans les méandres de la Moskova ou de la Volga que dans l'immense delta du Yangzi. Cependant, avant d'entrer dans les délices de la complexité, ou dans les affres d'un comparatisme impossible, on peut camper un temps sur quelques réalités massives. Par exemple, il n'est pas contestable que la population de Moscou habite, pour l'essentiel et pour longtemps encore, dans les logements construits sous Staline, Khrouchtchev et Brejnev, tandis que Shanghai, longtemps confiné dans un bâti d'avant-guerre, opère sous nos yeux un grand déménagement amorcé bien après la disparition de Mao.

Il est tentant d'attribuer l'immobilisme actuel de Moscou, dont la population majoritaire reste comme frappée de stupeur devant la nouvelle conjoncture, à l'essoufflement d'une « vieille » Europe. La fièvre de Shanghai serait alors l'illustration de la jeune vitalité de l'Asie-Pacifique. Soit. Mais il convient en ce cas de verser au dossier une autre réalité massive où la Chine serait, cette fois, perdante: tandis que Moscou peaufine le patrimoine de son centre, Shanghai pilonne le sien.

Moscou, l'échappée forestière

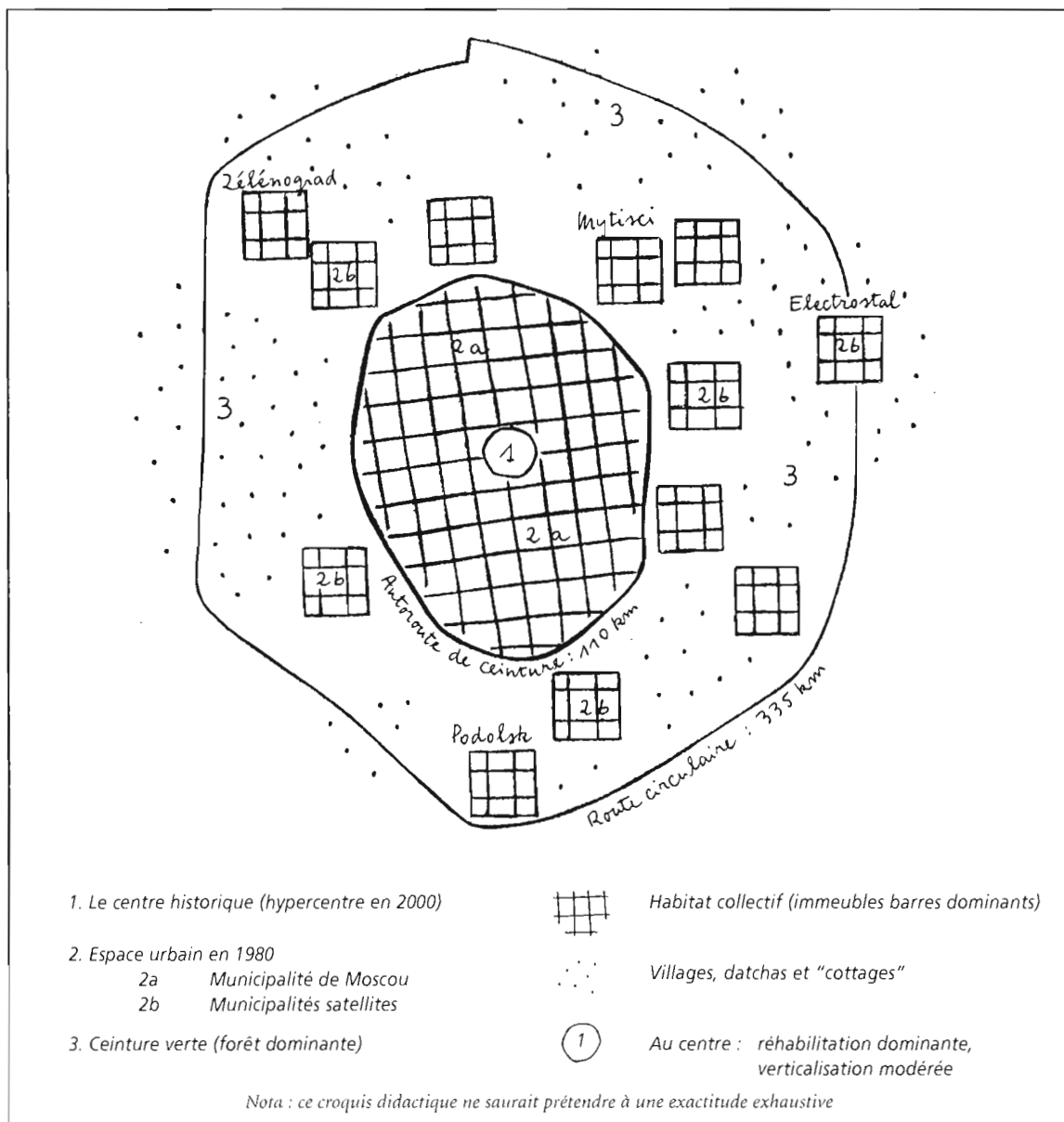
A l'intérieur de l'Anneau des Jardins (*Sadovoïe Koltso*), qui perpétue le tracé de l'enceinte du XVII^e siècle, Moscou retrouve le sens de son patrimoine. En partie libéré des fonctions bureaucratiques ou techniques dont le régime communiste l'avait alourdi, et de la grisaille qui l'avait étouffé, le centre historique retrouve ses couleurs d'origine où domine un jaune paille à la fois discret et lumineux. La municipalité veille jalousement à ce que la charte des couleurs, qu'elle a établie avec les meilleurs connaisseurs du passé de la ville, couronne l'effort de restauration qu'elle impose aux nouveaux investisseurs. On ne détruit plus. On rebâtit ce qui l'avait été. Le business international, qui s'engouffre dans Moscou depuis que le pays s'est ouvert, est prié d'installer ses sièges sociaux, ses comptoirs et sa modernité derrière les façades restaurées de la vieille Russie.

Il est vrai que celle-ci est désormais mâtinée d'architecture stalinienne qui, tout compte fait, ne lui va pas si mal. C'est comme Haussmann et Paris. Rien à voir avec ce qui suivit, dans les années soixante et au-delà, mais qui, à Moscou comme à Paris, épargna l'essentiel de la ville historique. Un second abâtardissement, toutefois, égratigne quelque peu le vieux Moscou, qui n'échappe pas complètement au baroque « nouveau-russe » auquel l'histoire rendra peut-être justice.

Bref, ce n'est pas dans cette partie de Moscou que s'exprime le sort qui est fait aux dix millions de Moscovites. Sinon par la négative, par l'éviction de ceux qui avaient été logés dans le vieux patrimoine bourgeois, popularisé sous la forme de logements communautaires. Au-delà de l'anneau dit des Jardins, et jusqu'au lointain anneau autoroutier qui enserme le plus gros du territoire municipal, un océan d'habitat collectif est l'option unique offerte aux habitants. Sur mille kilomètres carrés, soit dix fois la superficie de Paris, on ne trouvera que Sarcelles et la Courneuve. Le substrat d'habitat pavillonnaire, petites maisons en bois à la russe que l'on trouve dans beaucoup d'autres villes de la vieille Russie, a totalement disparu du paysage de la capitale.

* Paru dans la revue *Diogenes* (Unesco), n° 194, avril-juin 2001, numéro consacré à *la Recomposition des espaces postcommunistes*.

Représentation schématique du système résidentiel de Moscou



Source : Philippe Haeringer in *Les très grandes villes dans le monde, dossiers du CAPES et de l'Agrégation, Ellipses, 2000.*

Et c'est bien parce que Moscou fut la capitale de l'empire soviétique qu'il en est ainsi. Car, en dépit du flux démographique considérable que cette position lui valut (Moscou n'avait qu'un million d'habitants au début du siècle), le pouvoir n'y pouvait déroger à la modernité. C'est à Khrouchtchev surtout que les Moscovites doivent d'avoir accédé à celle-ci, par le truchement d'un logement d'immeuble. Que la production hâtive et massive des logements khrouchtchéviens soit la cause de leur médiocrité - et de leur vétusté actuelle - ne remet pas en cause cet acquis, cette promotion.

On peut hésiter, de ce fait, entre deux constats apparemment opposés. Faut-il souligner l'attachement singulier des habitants à un parc immobilier pourtant peu séduisant? Faut-il au contraire insister sur leur dépendance à l'égard de ce parc, à leur enfermement en l'absence de toute autre perspective? Ces deux constats, en réalité, se rejoignent. Le logement (et le chauffage public dont il bénéficie) est aujourd'hui le seul élément rassurant dans une existence devenue aléatoire sur tous les autres chapitres: emploi, pouvoir d'achat, santé, espérance de vie, école, etc. La privatisation aux deux tiers du parc, par vente symbolique des logements à leurs occupants, achève de sceller ce lien,

bien qu'elle s'accompagne d'un semi-abandon de la gestion commune des ensembles et qu'elle s'apparente, au fond, à une grande braderie, à un lâchage.

Voilà pour l'essentiel. Reste les nuances qui, on le verra, ouvrent sensiblement le schéma, pour le présent et pour l'avenir. Une première série de retouches s'applique au parc immobilier tel qu'il est. Khrouchtchev n'a pas tout construit. Ses successeurs eurent plus de temps, la pression démographique et l'urgence diminuant. La qualité s'améliora progressivement, les architectures se diversifièrent quelque peu, sans remettre en cause la prédominance des « 5 étages » sans ascenseur, ni une moyenne générale de 18 mètres carrés par habitant. Mais le point le plus important, commun à toutes les périodes, est la présence de l'arbre. De la forêt. Comme une consolation de l'architecte, la forêt naturelle ou recrée enveloppe les immeubles au point de les cacher, aussi bien côté rue que côté cour. Elle fait corps avec le bâti. Les Moscovites y sont extrêmement sensibles.

La deuxième série de retouches est encore liée à la forêt, mais à la forêt périphérique, l'immense forêt russe à laquelle la ville n'est que clairière. Là encore, les habitants de Moscou sont partie prenante. Pour la promenade? Certainement, mais il y a, dans Moscou même, beaucoup de parcs pour cela. L'utilité périphérique est plus consistante et il y a un mot-clé pour le dire: *datcha*. Un mot et un mythe, longtemps réservés à l'élite, celle de l'ancien régime tsariste, celle de la nomenklatura communiste, celle des nouveaux-russes nouveaux-riches d'aujourd'hui, qui poussent la notion de *datcha* jusqu'à la réalité du château, extravagante et ostentatoire. Mais, depuis une vingtaine d'années, la *datcha* s'est démocratisée, notamment par le biais des « coopératives de jardinage » concédées par les grands employeurs du régime finissant. Une façon de dire aux salariés: « complétez vous-mêmes vos maigres ressources! ». Les cabanons de jardin sont peu à peu devenus *datchas*.

La libéralisation économique a pris le relais. Le marché foncier naissant a multiplié les offres autour des villages ou sur des sites nouveaux. L'engouement suit un double mouvement, remontant des pratiques des plus pauvres et descendant des spéculations des plus riches. A la croisée de ces deux dynamiques, un marché immobilier apparaît, de même qu'un nouveau mot-clé: *cottage*. Il y eut même un boom du *cottage*, avant que la chute du rouble, en 1998, ne lui fasse marquer le pas. Outre la symbolique de l'extraversion, cet emprunt à l'anglais cache un glissement sémantique:

une *datcha* est conçue pour un séjour estival, un *cottage* à la russe est équipé pour l'hiver. On est toujours à la campagne, mais dans un lotissement urbain. Avec, en perspective, l'idée d'une installation définitive.

Au total, le phénomène atteint une ampleur considérable. On a calculé que les deux tiers de la population moscovite avait, directement ou par la parentèle, accès à une *datcha*. C'est dire que cet élément doit être intégré dans l'analyse du système résidentiel de la ville. Au minimum se dessine une pratique de double résidence, dont la particularité est de ne pas sortir de l'auréole urbaine, contrairement aux migrations saisonnières des Français qui, en rejoignant leurs *résidences secondaires*, changent aussi de province et de climat. Que les Moscovites aient parfois à compter, pour atteindre leurs *datchas*, autant de temps de déplacement que les Français en mal de mer ou de montagne permet, certes, de relativiser la différence culturelle. Mais cela ne change rien au fait que, dans l'espace russe, les agglomérations urbaines sont étrangement accouplées à l'espace estival de leurs habitants. Cela est parfaitement repérable lorsqu'on traverse la Russie en avion. Comme autant de comètes, les villes de ce pays traînent avec elles leur complément bucolique: une myriade de petits points blancs dans le vert sombre de la forêt.

Cette gémellité en appelle une autre, celle non plus d'une alternance saisonnière, mais d'une alternative résidentielle. Les *datchas* aussi s'équipent pour l'hiver, et les routes s'améliorent, c'est même l'un des principaux efforts publics, très sensible au cours des dernières années. Les Moscovites songeraient-ils à quitter leurs appartements pour leurs *datchas* ou leurs *cottages*? Moscou serait-il en train de fabriquer son double inversé? L'avenir est-il au tout-individuel privé après avoir été au tout-collectif public? Rien n'est sûr. Ceux qui y rêvent hésitent à sauter le pas. Le statut d'urbain reste, historiquement et mentalement, trop lié à l'appartement. Comment y renoncer? Et le monde des *datchas* est loin d'être équipé pour un quotidien citadin. Cependant, l'histoire ne fait que commencer. Affaire à suivre, donc.

En attendant, Moscou intra-muros prépare une autre stratégie, mais dont on ne voit que les prémises. Les mots-clés les plus avouables sont: *renovation* et *densification*. Il faut le plus souvent entendre: *gentrification* et *déplacement* des habitants modestes. Par des opérations tiroir, on envisage de récupérer des espaces convoités en regroupant les occupants dans de nouveaux immeubles plus hauts. Autrement dit, on ne voit bouger les choses, très ponctuellement, que lorsque des

intérêts privés se manifestent. Pour le reste, l'immobilisme le plus total règne. Il n'y a rien pour lutter contre le pourrissement lent de l'habitat du grand nombre. La stabilité démographique aidant, les Moscovites de base sont priés de se satisfaire du statu quo. Et de préparer l'hiver en récoltant les pommes et pommes de terre de leurs datchas, ainsi que les airelles et champignons de leurs parcours de santé.

Shanghai, le grand déménagement

Développé sous le régime des Concessions internationales (du milieu du XIX^e siècle à l'avènement de la République populaire), longuement puni de ce péché originel par le pouvoir de Pékin, Shanghai est aujourd'hui investi d'une urgente mission : faire contrepoids à la puissance de Hong Kong. Cet immense chantier prit toute son ampleur avec le lancement, en avril 1990, du projet de Pudong. Sur cette rive droite du fleuve Huangpu, jusque-là à peu près vide, un nouveau Shanghai allait être construit en dix ans, empruntant aux standards les plus modernistes de l'extrême Asie. Derrière l'architecture emblématique, Pudong est d'abord porteur des nouvelles ambitions économiques de la Chine. Mais c'est encore sur la rive gauche, Puxi, que vivent la plupart des treize ou quinze millions d'habitants de la mégapole.

Or le chantier lancé au tournant des années 90 comporte aussi la reconstruction de tout Puxi. Le tissu résidentiel hérité des Concessions et le tissu industriel issu du maoïsme sont en voie de disparition. Les Shanghaiens sont massivement transférés d'un habitat essentiellement horizontal et surdensifié (on comptait 4 m² par personne dans les années 80) vers un univers de barres et de tours qui conserve, néanmoins, quelques éléments d'une organisation sociale fondée sur le voisinage. Sur les espaces libérés, les investisseurs de l'Asie *offshore* donnent la réplique aux tours de Pudong, qui leur doivent également beaucoup. Le patrimoine syncrétique du début du siècle, taudifié par trop d'années de pauvreté et de surcharge humaine, ne trouve que rarement grâce pour des opérations de réhabilitation. Même le goût renaissant pour le vieux fonds chinois s'exprime par un pastiche destructeur.

Ce grand déménagement a pour effet mécanique d'élargir considérablement l'espace urbain et d'allonger en proportion les déplacements domicile/travail. La bicyclette reste très présente, mais le démiurge ne put faire l'économie de très grands ouvrages (ponts

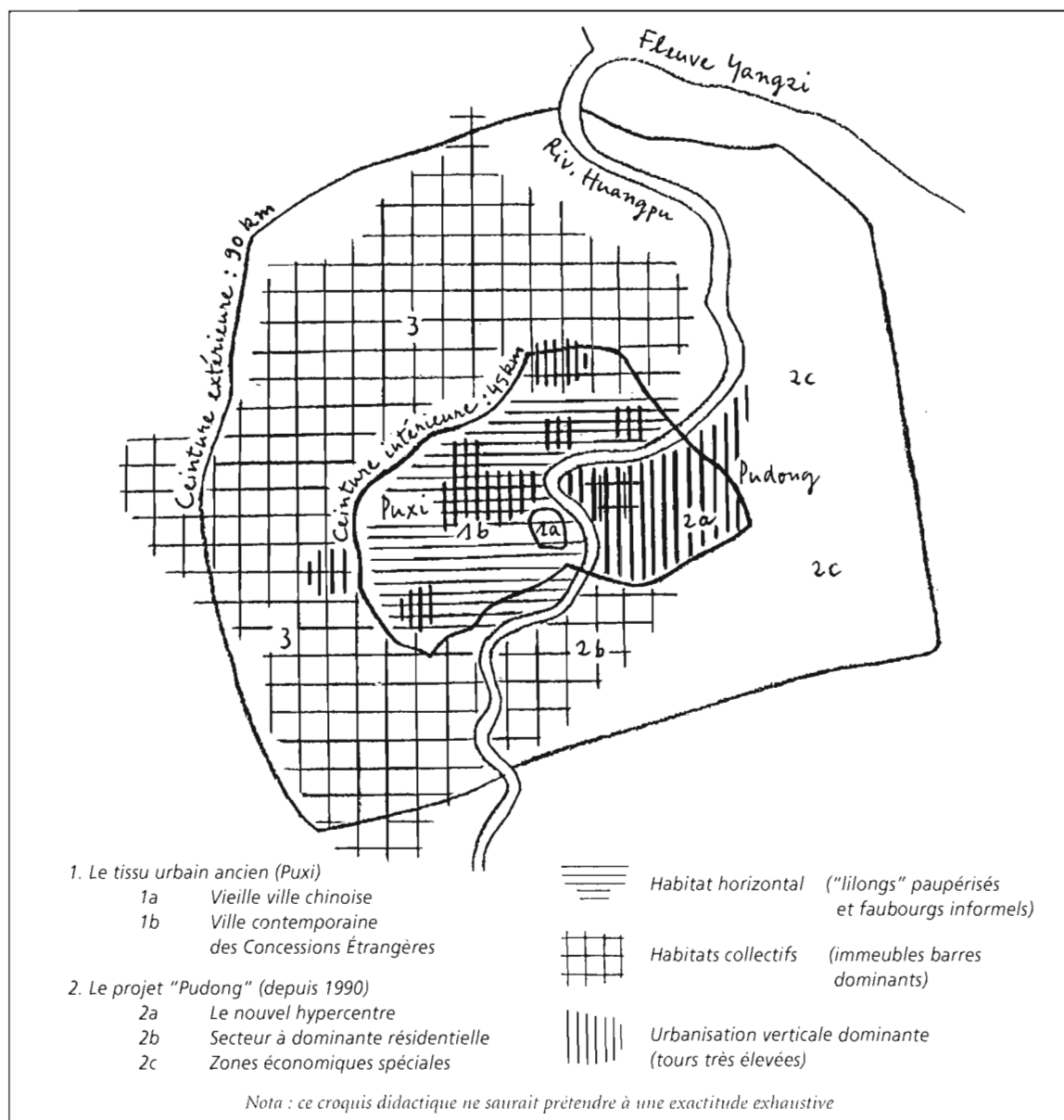
suspendus, tunnels sous-fluviaux, anneaux et axes autoroutiers, métro) qui ne suffiront peut-être pas à faire face à l'ouverture du marché de l'automobile, jusqu'ici sévèrement contrôlé. La question de l'eau et celle de l'éco-système en général sont encore plus préoccupants. Mais, ce qui sera le plus passionnant à suivre, dans les prochaines décennies, sera de toute évidence la façon dont la population aura encaissé, ou mis à profit, un si brusque changement non seulement de son cadre de vie, mais aussi de tout un système de référence culturelle dans les domaines du travail, de la protection sociale et de la consommation.

Revenons au système résidentiel hérité et à celui qui le remplace. Côté passé, le mot-clé est : *lilong*. Ce sont des petites unités de voisinage emmurées, collées les unes aux autres, comportant chacune quelques dizaines ou une centaine d'habitations familiales identiques, également collées les unes aux autres au long de ruelles internes. Tout le Shanghai de l'époque des Concessions fut construit ainsi, par des petits promoteurs locaux ou internationaux. Contrairement aux *courées* ouvrières de la vieille Europe, qu'ils rappellent parfois, les lilongs se sont adaptés à tous les niveaux sociaux. Il y avait des lilongs pour les riches, des lilongs pour les pauvres. Il y avait aussi des lilongs anciens, très inspirés des structures traditionnelles de la maison chinoise, avec courettes fermées et boiseries dominantes, et des lilongs nouveaux, plus proches des conceptions pavillonnaires occidentales, et incorporant une décoration Art nouveau ou Art déco. Entre ces deux extrêmes, beaucoup de syncrétisme, si bien qu'au total le Shanghai des lilongs était plein de surprises.

Il y avait aussi une ville chinoise ancienne, mais que ce syncrétisme partagé, de part et d'autre, fondit assez largement dans l'ensemble. Tout cela est indifféremment remis en cause par le grand déménagement. Tout n'a pas encore disparu et il faut croire que l'autorité municipale saura maintenir, comme elle l'annonce, de larges pans de ce qu'il faut bien appeler un patrimoine, en dépit d'une inspiration partiellement exogène. Ce qui se construit actuellement n'est-il pas, plus sûrement encore, de facture internationale ?

La faiblesse du réflexe patrimonial en Chine n'est pas le seul problème des lilongs. Le second est qu'ils occupent tout l'espace urbain intra-muros, à peine masqués, sur les principaux axes, par les immeubles d'affaires de l'avant-guerre. Au moment où Shanghai est sommé de changer radicalement d'échelle, on ne voit pas comment cet habitat strictement horizontal aurait pu entièrement se maintenir. Le troisième pro-

Représentation schématique du système résidentiel de Shanghai



Source : Philippe Haeringer in *Les très grandes villes dans le monde, dossiers du CAPES et de l'Agrégation, Ellipses, 2000.*

blème est la profonde insalubrité qui le ronge. Comment pourrait-il en être autrement quand on sait qu'il a porté, pendant cinquante années, l'essentiel du décuplement démographique de la ville en même temps que sa paupérisation? Tels quels, sans autre retouche que des dérivations de tuyauteries, les logements uni-familiaux d'origine se sont vus divisés entre trois, six, dix ou quinze ménages selon leurs dimensions.

Ce que les amoureux de Shanghai regretteront le plus, c'est l'atmosphère des courées. Il est vrai que les cultures locales savent peut-être mieux que d'autres

composer avec la restriction d'espace, la cohabitation, le dénuement matériel. Mais le climat de vie communautaire est le résultat ambivalent d'un contrôle social encore sourcilieux. Faut-il se réjouir de la sécurité qu'il procure ou faut-il déplorer la limitation de liberté qu'il implique? Faut-il aimer ou haïr les petites vieilles à brassard rouge qui, secourant un enfant qui tombe, surveille vos allées et venues? La quiétude bon-enfant des soirées partagées, lorsque les chaises longues et les matelas sortent dans la courée, ou sur le bord de l'avenue pourtant bruyante et asphyxiante, cette quiétude ne peut tout-à-fait compenser le mal-être de l'inconfort. Voilà pourquoi, sans doute, la perspective du

grand déménagement est vécue, par les habitants des lilongs, avec autant d'espérance que de regret.

Rien à voir, au premier abord, entre ce que les Shanghaiens quittent et ce qu'ils trouvent, dans le nouvel univers qu'on leur propose au-delà du périphérique. Toutefois, après avoir un temps expérimenté leur relogement dans des tours très élevées (un lilong, une tour), où personne ne parvenait à retrouver ses marques, la municipalité paraît vouloir abandonner cette pratique des contraires absolus pour revenir à un parti plus classique, celui de la barre. Or, la barre pas trop haute se prête bien à la recomposition d'un espace, avec ses allées et contre-allées, ses côtés courts et côtés jardins, ses placettes, ses aires de service, et surtout son mur de clôture et son entrée unique, gardée, fermée la nuit, avec son cortège de panneaux d'information, de mots d'ordre et de devises.

On aurait donc tort d'opposer trop radicalement les deux systèmes résidentiels. Certes, côté avantages matériels et sanitaires, il n'y a pas de commune mesure, et tout le monde s'en réjouit. Côté social, le corps à corps beaucoup moins oppressant est sans doute aussi moins chaleureux. Plus globalement on ne sait si, sur le long terme, on engrangera l'acquis d'un apprentissage, du mûrissement d'un nouvel habitus, ou si, au contraire, il faudra déplorer un désenchantement, une crispation, ou encore une lente dégradation. En positif on peut espérer une gestion et cogestion facilitée, modernisée, comme en témoigne le dynamisme de certains comités de quartiers, dont chaque membre prend en charge un volet de la vie quotidienne, proposant ses services ou son intercession qui pour les problèmes scolaires, qui pour les problèmes maternels, qui pour les chercheurs d'emploi, les jeunes mariés, les malades, les vieillards, les querelles de voisinage, etc.. En négatif on peut craindre un début d'errance des jeunes, comme au pied de tous les HLM du monde.

Ces incertitudes ne se nourrissent pas que des formes nouvelles. Elles sont aussi alimentées par l'éclatement des statuts et des règles d'accès au logement. Hier du seul ressort des *unités de travail*, la désignation du logement et du quartier est à présent laissée à l'appréciation des intéressés, pour peu qu'ils veuillent bien se laisser convaincre de devenir propriétaires. Les incitations dans cette voie sont de plus en plus pressantes, en bonne conformité avec l'introduction massive du capital privé dans les sociétés de construction, qui restent cependant dans le giron municipal. Ou dans les giron municipaux, compte tenu du découpage à plusieurs étages du territoire shanghaien.

Voilà pour l'espace urbain proprement dit. Et au-delà? On est dans un delta, l'un des plus densément peuplés du monde. La région du bas Yangzi ne se résume donc pas à Shanghai. Dans le triangle Nanjing-Hangzhou-Shanghai (qui n'est que la moitié sud du delta), cohabitent de nombreuses municipalités millionnaires ou quasi millionnaires et une myriade de bourgades, qui revendiquent leur historicité face à Shanghai. Le substrat de ce réseau urbain est une campagne rizicole et maraîchère extrêmement dense. Le semis des villages y est très serré, villages alignés le long d'étroits canaux, maisons à étage qui ont remplacé, il y a douze ou quinze ans, les maisons basses d'autrefois. Ici aussi les mutations sont rapides. La dernière en date y a fait pousser, dans les bassins les plus riches, des forêts de châteaux. Des châteaux paysans et non pas des châteaux d'urbains.

Folies et pragmatismes

Le rapprochement de la mégapole russe et de la mégapole chinoise peut utilement être abordé sous l'angle de la folie. L'une et l'autre, se frottant les yeux après une longue parenthèse, sont précipitées dans une sorte d'ivresse schizophrène. Mais on distingue immédiatement, au seul témoignage des formes urbaines, que les folies, ici et là, ne sont pas du même ordre. D'autres éléments comportementaux, notamment dans le domaine économique, pourraient confirmer ces différences.

La folie de Shanghai ne fait pas de doute, car elle procède d'un projet public clairement identifiable. Produire en dix ans son double futuriste, à partir d'un état des lieux figé depuis plus d'un demi-siècle, n'est pas une performance banale. Que cette nouvelle image, à mesure qu'elle s'érigait sur la rive est, ait paru se refléter, en retour, sur l'image rétro de la rive ouest, l'effaçant avec la même précipitation, ajoute à la démesure. Du coup, le Shanghai pragmatique s'est vu obligé à un nouveau dédoublement, afin d'offrir un nouveau cadre de vie bien réel à sa population majoritaire, trop biologique pour ce jeu de miroirs réglé sur des enjeux mondialistes. Ce troisième Shanghai, construit dans le même temps que le second, forme comme une gangue épaisse de béton bien sage autour du premier. Tout cela procède d'une détermination politique exceptionnelle, que l'on doit évidemment au maintien d'un régime fort, fût-il communiste.

Dans la même veine, sur ce mode de la table rase, Moscou ne possède qu'un dossier dans un carton: le projet d'une « Moscow City » qui devrait se loger, assez modestement, dans une boucle de la Moskova. On peut y ajouter une velléité de « rénover » l'héritage khrouchtchévien des « 5 étages ». Si folie il y a, à Moscou, c'est au travers des projets individuels qu'on peut la percevoir. Ils se divisent en deux classes, ce mot prenant toute sa signification sociale depuis que l'abandon brutal de l'ordre communiste a décuplé la distance économique séparant les « branchés » du reste de la population. Ce que l'on peut voir de la folie individuelle des premiers n'est qu'une partie de l'iceberg, celle de l'ostentation. Mais cette partie visible suffit à troubler la folie des seconds.

Les deux partitions de la folie moscovite se rencontrent en effet sur un terrain commun, celui de l'auréole forestière de la ville. Les citadins modestes, qui jouent avec les moyens d'un Robinson leur double incertain d'hommes libres, vivent comme une agression l'intrusion des « nouveaux Russes » dans le jeu foncier, dans la démonstration architecturale, dans le mode de consommation, dans le gouvernement local, voire dans la criminalisation de leur paradis de substitution. Quoi qu'il en soit, si l'on garde le modèle de Shanghai en tête, il est remarquable qu'un désordre d'initiatives individuelles prenne la dimension, à Moscou, d'une alternative urbaine. La ceinture de l'agglomération moscovite n'est décidément pas de même nature que celle de l'agglomération shanghaienne.

À Shanghai, la folie est dans les murs. À Moscou, elle est hors les murs. Inversement, le pragmatisme est hors les murs à Shanghai, tandis qu'il est dans les murs à Moscou. Mais le plus piquant est que ces deux pragmatismes se ressemblent par les formes dans lesquelles ils s'exercent. D'un côté comme de l'autre, la vie ordinaire de la majorité des gens se déroule dans un habitat collectif massif, répétitif, mais dont les modules de base sont modérés, raisonnables. Domination des « 5 étages » à Moscou¹, des « 6 étages » à Shanghai. La grande différence est que ce modèle résidentiel représente, à Moscou, le passé, alors qu'il est le présent et l'avenir à Shanghai. Le paradoxe des Moscovites est que, sortis du communisme, ils restent dépendants d'un habitat produit par le communisme. Le paradoxe des Shanghaiens est que, libérés du maoïsme, ils n'accèdent qu'aujourd'hui aux formes emblématiques de l'habitat collectiviste, qui plus est par l'effet induit d'une flam-

bée capitaliste. Cependant, les uns et les autres sont poussés à prendre possession de leurs appartements, sans pour autant atteindre à la dignité et à la responsabilité du statut de copropriétaire. L'habitat de « presque tous » reste sous tutelle.

Le rapport ville-campagne apporte un éclairage complémentaire à la différenciation des deux modèles. Le double jeu résidentiel des Moscovites les amène à la campagne suburbaine, où ils mêlent leurs datchas aux isbas paysannes, heureux de goûter au lait de chèvre et aux œufs frais qui y sont produits. Les Shanghaiens n'ont pas ce rapport de voisinage, à moins d'être eux-mêmes originaires des villages alentour. En revanche, ils se précipitent volontiers, en touristes, sur les lieux remarquables que recèlent les lacs, les canaux et les villes historiques du delta, qui rivalisent d'offres muséologiques, de jardins et de temples, mais aussi de parcs de loisirs plus ou moins floridiens, déjà. Les trains du dimanche, le matin et le soir, sont bondés. Mais ce n'est qu'un début.

L'énigme des châteaux achève de séparer les deux campagnes mégapolitaines. Du côté russe, les châteaux sont construits par des urbains, du côté chinois ils sont par des ruraux. À première vue, l'énigme des châteaux russes est moins épaisse. On ne s'étonne pas trop que les fastes de l'économie nouvelle, qui s'étalent dans les boutiques et restaurants sans prix du cœur restauré de Moscou, puissent s'exprimer aussi sur le terrain des *folies*, au triple sens du XVIII^e siècle parisien: bucolique², onéreux, festif (pour ne pas dire orgiaque). Mais ce n'est pas tant les châteaux que leurs propriétaires qui sont mystérieux. Qui sont-ils exactement? Outre les interrogations classiques sur l'origine des nouvelles fortunes ou sur leurs liens avec l'ancienne nomenklatura, ou encore sur le degré de leur fonctionnement maffieux, on peut se demander si les propriétaires de châteaux suburbains sont bien, pour l'essentiel, issus des milieux présents au centre de la capitale. Une autre hypothèse est celle d'une prédominance des nouveaux riches venus de la périphérie de l'empire, et que le maintien des barrières de Moscou, sous la forme du permis d'habiter ou *propiska*, retiendraient au seuil de la ville.

La nature de l'énigme chinoise est inverse. Les propriétaires de châteaux sont les familles paysannes de chacun des villages où ces châteaux existent³. Le processus de leur émergence est donc indigène. Mais c'est

1. Quand on dit à Moscou « 5 étages », il faut comprendre 4 étages sur rez-de-chaussée.

2. Voir la proximité étymologique de folie et de feuillée.

3. De tels villages sont légion dans les campagnes proches de Hangzhou.

bien parce que l'identité des propriétaires est si banale que leurs châteaux paraissent si étranges. Le mystère s'épaissit du fait que, lorsque le phénomène apparaît, il se saisit de toutes les familles d'un village. On ne voit pas surgir un ou deux châteaux de nababs locaux. C'est l'ensemble des maisons du village qui, plus ou moins simultanément, font place à des bâtisses luxueuses de trois à six niveaux, percées d'une débauche de vitrages teintés, cernées de terrasses à balustres et de colonnes, surmontées de tourelles portant bulbes ou petites Tours Eiffel hertziennes, et dont les intérieurs sont tapissés de boiseries, équipés de lustres en cascade, de meubles cossus, etc., à moins qu'ils ne restent vides...

Malgré leur taille, ces demeures restent strictement monofamiliales. Elles ont même tendance à se dédoubler lorsque les familles grandissent. A chaque couple son château. Ainsi, les villages s'étendent, au détriment de ce qui fut à l'origine de leur bonne fortune: les espaces maraichers. Mais aussi fructueuse qu'ait été, depuis la décollectivisation des terres, la conjonction d'une nature généreuse, d'un savoir-faire évident, et d'un marché urbain en pleine explosion, les courges et les aubergines n'ont pu suffire à faire basculer les villageois dans un tel bain de luxe. La petite industrie villageoise y a eu sa part. Le réinvestissement dans des affaires urbaines aussi. L'accession des dernières générations à des emplois de cadres dans la sphère métropolitaine aurait pu mettre un terme à la félicité villageoise. Ce fut au contraire la cerise sur le... château.

L'explication de cette singularité est sans doute à trouver dans une autre singularité, celle du statut territorial des gens, qui ne leur accorde la pleine citoyenneté que sur la terre qui les a engendrés. On peut ajouter à cela le privilège paysan, qui est de pouvoir bâtir sur un sol bien à soi, tandis que les politiques urbaines ne laissent à peu près aucune place à la construction individuelle. Finalement, à force d'être inverses ou asynchrones de mille façons, les figures suburbaines de la Moskva et du bas Yangzi se rejoignent quand même un peu. Il y a partout de vrai-faux villageois.

Reste l'étrangeté de ces deux destinées urbaines. Une étrangeté qui atteint au pathétique par la dimension des deux villes. L'une est comme frappée d'accu-

blement. L'énergie de son maire⁴ ne suffira pas et n'est pas de nature à combler le fossé séparant une économie soviétique désormais virtuelle, mais sur laquelle continue de reposer la condition quotidienne de la majorité, et une économie nouvelle aux promesses insolentes, mais peu aptes à irriguer profondément le tissu social et à prendre le relais de l'ordre ancien. L'autre ville a la fièvre, une fébrilité plutôt souriante où dirigeants et population sont en droit d'imaginer que tout devient possible. On part de plus bas, comme en témoigne le rapprochement de deux chiffres: 4 m² par personne à Shanghai, contre 18 à Moscou. Mais déjà on est à 8, voire à 12 à Shanghai, et dans du neuf, quand les 18 m² de Moscou restent inchangés, et dans du vieux.

Il fait froid à Moscou et les habitants s'y sentent en effet dépouillés. Ce sentiment est encore plus intense lorsqu'on s'éloigne de la capitale, ne serait-ce que pour gagner le premier cercle des villes voisines. Les Russes ont froid et, sauf les petits groupes qui gravitent dans l'économie nouvelle, leurs comportements économiques se ressentent de cette frilosité inquiète. Alors que l'ordre ancien s'est dérobé, les stratégies de survie consistent surtout à en ramasser les miettes, poursuivant dans un troc sans fin les avantages encore détenus par les uns et les autres. Il fait moins froid à Shanghai, au point d'y percevoir à la fois le fatalisme (on ne s'en fait pas trop) et l'agitation (les petits métiers vont bon train) propres aux villes du sud. Pour le mieux et pour le pire, le sol institutionnel ne s'est pas dérobé. Le régime tient bon, en dépit de ses ambiguïtés. Et toute la nouveauté qui vient est en plus, non en moins.

Les comportements des gens reflètent assez bien les trajectoires des villes qu'ils habitent. Moscou était encore hier le centre d'un monde immense et puissant. Mais la Russie ne sait plus où elle en est. Shanghai, hier, était en quarantaine. Une quarantaine de quarante ans. Elle est aujourd'hui candidate à l'adoubement comme « *global city* ». Mais l'Histoire est longue. On ne sait quel prix Shanghai aura à payer, dans dix ans, dans vingt ans, les ambitions d'aujourd'hui et les déracinements qu'elles impliquent. On ne sait pas non plus si le long carême russe ne prépare pas une saine renaissance, tricotée peu à peu mais sûrement. On ne sait pas, mais on peut le croire.

4. Il s'agit du maire Loujkov, dont l'ambition pour Moscou fut concentrée sur le désir de lui redonner un visage « vendable » aux yeux des investisseurs de tout poil. Moscou lui doit surtout le renouveau de son centre et l'amélioration de ses grandes voies de circulation.

5. Plus exactement, cette moyenne recouvre à la fois la persistance d'une partie de l'ancien parc à 4 m²/personne, et la multiplication des logements neufs qui la tirent vers le haut.

La refondation mégapolitaine

une nouvelle phase de l'histoire urbaine ?

■ ■ ■ **Tome I**
L'Eurasie post-communiste

On s'était habitué à considérer que l'utopie urbaine n'avait plus prise, au mieux, que sur des fragments de ville. Depuis que la « mégapolisation » s'était emparée du monde entier, même la planification au jour le jour de la « fabrique » urbaine paraissait être vouée à un épuisant rattrapage. Or, voici que dans la récente inflexion du siècle, les métropoles les plus considérables semblent avoir abordé de nouveaux rivages, où les inversions refondatrices les plus folles paraissent à nouveau jouables. Ces perspectives sont-elles illusoire? Sinon, quelles perversions cachent-elles? Quels dangers? Ou quels bonheurs?

SOMMAIRE

Présentation (Jacques Theys et Marie-José Roussel)	5
Introduction	
Systèmes autoritaires et refondation urbaine (Philippe Haeringer).....	9

I. MOSCOU et la ville russe “La transition et la survie”

Argument (Ph. Haeringer)	19
Moscou en 24 dias (Ph. Haeringer)	21
Moscou en huit questions (Ph. Haeringer)	27
De la démographie d'une capitale impériale à celle d'une métropole « insulaire » (A. Vichnevski)	39
Les difficultés de la vie quotidienne à Moscou (A. Berelowitch et V. Kovalsky)	49
Compétence professionnelle et délabrement matériel. A propos de la restauration des réseaux d'eau de la ville de Rybinsk (J.-F. Chêne)	53
Le bouleversement du compromis social dans l'industrie post-soviétique. La spécificité de Moscou parmi les villes russes (H. Sultan-Taïeb)	57
De l'homogénéité à la diversité. La restructuration sociale à Moscou dans les années 1990 (V. Kolossov et O. Vendina)	65
Les espaces urbains de Moscou entre socialisme « développé » et capitalisme « sauvage » (E. Chpakovskaïa)	77
Un nouvel avatar de l'urbanisme moscovite (T. Ekaterintcheva)	85
Le Moscou de Youri Loujkov. Un nouveau modèle urbain russe? (J. Radvanyi)	91

II. SHANGHAI et le bas Yangzi “Le grand déménagement”

Argument (Ph. Haeringer)	105
Shanghai en 24 dias (Ph. Haeringer)	107
Shanghai, une exploration visuelle (Ph. Haeringer).....	113
Urbanisation et métropolisation en Chine. Le cas de Shanghai (C. Henriot)	147
De la ville chinoise à la cité mondiale.	
Le développement des infrastructures à Shanghai à l’orée du XXI ^e siècle (E. Baye)	161
Des vélos aux autos. Développement urbain et mobilité à Pékin (J.-F. Doulet)	181
Reconquérir le centre-ville de Shanghai.	
Sauvegarde patrimoniale et reconversion d’un parc immobilier centenaire (N. Delande-Liu).....	187
La question des urbanités dans les villes chinoises en période de réformes économiques (L. Mozère) .	199
Les villages du delta du Yangzi (A. Vallette)	213
Le lac Tai. Un parc naturel en puissance pour Shanghai (Ph. Jonathan).....	219

III. HONG KONG et la rivière des Perles “Votre chambre au cinquantième”

Argument (Ph. Haeringer)	227
Hong Kong en 24 dias (Ph. Haeringer)	229
Les enjeux politiques, économiques et sociaux de la question du logement à Hong Kong	
(L. Bessard)	235
La vraie politique de densités de Hong Kong.	
Une déconcentration concentrée (V. Fouchier)	241
Les podiums de Hong Kong.	
L’insularisation des lieux de vie dans les villes nouvelles. (E. Pacot)	253
Un aéroport et une ville nouvelle.	
La transformation progressive de Hong Kong au gré des enjeux globaux et locaux (M-H. Orsay-Lam) ..	263
Le delta de la rivière des Perles. Une mégalopole en construction (T. Sanjuan)	275
Expropriation, élections et migrations dans un village proche de Macao (Hsieh Hsiao Yang).....	281
Les travailleurs migrants dans la presse quotidienne de Shenzhen (E. Florence).....	285
La réponse de Canton à Hong kong.	
La mise en chantier de la <i>Pearl River new town</i> (B. Antoine et D. Limayrac)	293

IV. RAPPROCHEMENTS

Du saisissement de Moscou à la rage de Shanghai.	
Deux fausses sorties de l’ordre urbain communiste (Ph. Haeringer)	303
Refondation et pérennité à Moscou, Shanghai, Hong kong	
Thèmes communs et autres thèmes (Ph. Haeringer)	311